

Remettre le travail à l'enfant et non pas l'enfant au travail

Laurent OTT

texte paru dans «Gavroche», bulletin du congrès de l'ICEM-Pédagogie Freinet, Paris, août 2007

Parmi les invariants proposés par Freinet, il en est un qui ne manque pas de surprendre la plupart des étudiants en travail social et éducatif ; c'est le 10ter qui affirme que **le travail est plus naturel à l'enfant que le jeu.**

Pour moi, il me semble que se trouve dans cette proposition l'essentiel de ce que le message de Freinet a et aura pour longtemps encore de profondément révolutionnaire.

On trouve en effet, sous jacent à cet énoncé des corollaires qui ont tous d'une façon ou d'une autre une actualité persistante.

D'emblée notre interrogation porte sur le mot travail ; qu'est-ce que le travail d'abord ? Etant entendu que Freinet opposait le vrai travail de la vie aux faux travail, «scolastique», répétitif et vide de relations avec soi-même et avec les autres.

Affirmer le travail comme valeur du temps de Freinet ce n'était a priori pas très original à une époque marquée par le moralisme social ; comme l'écrivait déjà Zola dans ses évangiles, le travail c'était le point où l'enseignant républicain traditionnel a toujours rejoint la conception classique de l'église et de l'enseignement chrétien ; le travail serait ce qui permet à l'enfant de ne pas se laisser aller à son naturel indolent et oisif et à pencher du côté du vice. Le travail serait du côté de la rédemption, sociale pour les uns, spirituelle pour les autres ; le travail en milieu fermé, ou en prison pour les mineurs semble aujourd'hui encore vouloir réaliser et réunir ces deux objectifs.

En balayant cette conception moraliste, en affirmant l'exigence que le travail soit à l'opposé de cette tradition doloriste (le travail comme peine, le travail comme douleur, le travail comme salut), Freinet nous donne-t-il des armes pour aujourd'hui ? Oui, j'en suis convaincu car si la conception moraliste du travail semble avoir quelque peu changée, tous les éducateurs, tous les enseignants se trouvent dorénavant confrontés à son avatar moderne : une vision médicale -sécuritaire de travail du l'enfant à l'école.

La mise de l'enfant au travail à l'école prend, dans notre société, des accents de plus en plus inquiétants ; une vision simpliste se propage par les médias et s'impose dans les discours enseignants eux-mêmes : l'école est toujours un peu le lieu où on rééduque l'enfant des attitudes erronées que lui a livrées sa famille défaillante, dans un monde en désordre, et où on le mettrait face à lui-même, face à

ce que l'on prétend être «la réalité».

Ainsi, malgré les mouvements pédagogiques, malgré les méthodes actives, malgré ce qui semblait avoir été acquis par le constructivisme, sommes-nous visiblement revenus à une école qui se donne comme tâche non pas de construire mais de révéler. Et révéler quoi ? le tri à faire entre les enfants qui peuvent se contenter du travail scolaire et s'y soumettre, et les autres.

La conception qui se dégage du travail telle qu'on peut la lire «en creux», au travers des textes d'aujourd'hui, le travail qui implique les «4 opérations au CP», le travail de «la syllabique», des «leçons de mots», de «morale», d'histoire etc. ce n'est sans doute pas du travail (du moins dans la conception que nous en avons) mais c'est à coup sûr un puissant révélateur des inégalités sociales et des fragilités familiales et personnelles.

Dès lors l'école, imposant l'éducation à sa propre conception du travail comme un objectif en soi ne peut-elle plus buter que contre les limites de sa propre vision et se contente-t-elle de reproduire en fin de course les rejets et les échecs qu'elle a imposés à son seuil. On n'ira pas loin sur cette voie, sauf, bien sûr si le véritable objectif des régressions éducatives n'est ni le travail, ni l'enseignement, mais le tri social.

Revendiquer le travail pour les enfants, c'est donc faire acte de réappropriation au sens quasi libertaire du terme. D'une phrase, on signale que ce n'est pas le travail que l'école propose mais son poison. D'une phrase, on retourne l'agression ; l'enfant veut travailler, l'école l'en empêche et tous les possibles se rouvrent.

1/ Le nous devient possible

L'école c'est peut-être le dernier lieu collectif où on a la possibilité de grandir avec les enfants du

même territoire, de rencontrer l'hétérogénéité, de se découvrir soi, en découvrant les autres. L'école c'est sans doute le dernier endroit où on peut faire l'expérience d'un nous qui ne serait pas la réplique de mon moi.

Les enfants d'aujourd'hui, on le sait, du moins dans les milieux favorisés, fréquentent des séjours à thèmes, des structures très sophistiquées et des activités qui excluent au préalable l'hétérogénéité de leur environnement. Ils ressentent d'autant moins le besoin et l'occasion de construire le sens du collectif qu'ils ne fréquentent que des gens avec qui ils ne vivent pas pour de vrai et avec lesquels la principale occupation est de consommer et d'apprendre, mais jamais de travailler.

L'école dont rêvait sans doute Freinet, c'est bien sûr le contraire : un lieu de mixage, un lieu de cultures de la plus grande hétérogénéité possible et surtout un lieu où le travail fait ensemble puise sa source et son énergie dans la vie qu'on partage d'abord tous les jours ensemble.

A cette école-là, à ce collectif-là, il faut bien entendu une éducation, car tout se joue dans la rencontre ; les identités personnelles comme groupales y sont en chantier et le don et le conflit en organisent la vie. Cette éducation-là, spécifique à l'apprentissage des collectifs de vie est une éducation interminable, toujours en cours et qui mérite alors le nom de travail.

2/ Le temps devient possible

L'école est le dernier lieu dans lequel on reste un petit moment ; la famille, le couple, tout devient précaire dans un monde qui a fait de la précarité une source de bénéfice. **L'école devrait être riche de son temps et pourtant on n'y fait qu'y courir et prétendre qu'il n'y en a jamais.** Pour que l'on ne se rende jamais compte de ce trésor de temps, celui-ci est découpé en de petits morceaux dont chacun est évalué, et dont il faut rendre compte de chaque seconde.

Qu'est-ce qu'on perd comme temps à l'école française ! On nous dit qu'il y a des enfants qui n'y apprendraient «rien» en 6 ou 8 ans. Comment un tel gâchis est-il possible si on prend en compte le fait que ces enfants ont justement subi depuis l'âge de 3 ans un empilement continu de séquences de travail de 20 à 50 minutes chacune dont la moindre d'entre elles rentrait dans un programme, un projet, une préparation, une évaluation ?

C'est que jamais, au cours de cet empilement, le temps à venir, à vivre ensemble, à partager n'a été présenté à l'enfant et au groupe comme une richesse commune : «Voilà le temps que nous avons ensemble, il nous appartient ; qu'allons-nous en faire ?»

On a donné du temps, mais on a exproprié l'enfant comme l'enseignant de la gestion de celui. Vous avez dit réappropriation ?

3/ Le sens devient possible

La grande ambiguïté du mot travail vient donc d'un conflit de sens, mais de sens du point de vue de la géométrie : dans quel sens allons-nous ? Aurions-nous renversé le sens et est-ce que c'est pour cela que nous revenons toujours en arrière ?

Le travail ce n'est pas possible pour un enfant sain si ça n'a pas de sens. C'est cela que Freinet avait découvert et il nous propose d'utiliser ce bon sens-là justement pour qu'avec les enfants nous puissions repérer et cultiver le sens de notre travail commun. Il n'y a pas de travail sans société, il n'y a pas de travail sans autre, il n'y a pas de travail sans utilité sociale : il n'y a pas de travail sans partage des tâches, sans gestion du temps, sans organisation politique, sans amont et sans aval ; il n'y a pas de travail sans environnement.

Le travail va traduire un projet sur le monde dans lequel le personnel et le collectif s'entrecroisent sans arrêt. Le travail va se heurter à des résistances et nous amener à connaître, apprendre, comprendre et les dépasser ensemble.

Ce travail-là est un repère qui donne justement du sens à ce qu'est une école. Une école où on travaillerait vraiment ce serait justement une école où on apprendrait à travailler ensemble, une école ouverte dans les deux sens, dans laquelle les parents, les anciens, les partenaires peuvent eux aussi venir travailler et partager des projets entre eux et avec les enfants.

Nous constatons chaque jour que nos élèves, veulent travailler. Nous constatons chaque jour que les lieux qui seraient censés leur donner du travail préfèrent les disqualifier. Nous constatons chaque jour que le travail perd du sens dans une société où tant d'enfants n'ont jamais connu leurs parents au travail, dans une société où tant d'emplois sont invisibles, une société où on étale le profit et où on cache le travail.

Vouloir travailler dans ces conditions c'est tout simplement ne pas se résigner, ne pas accepter que tout soit déjà écrit, c'est affirmer que l'on va prendre les choses en mains et produire du changement ensemble ; travailler, au fond, c'est toujours un peu inscrire sa révolte dans l'ici et maintenant et le nous.

Laurent OTT
éducateur et enseignant,
formateur en travail social.
docteur en philosophie, auteur de
«Le travail éducatif en milieu ouvert»
(édit. Eres, 2007)